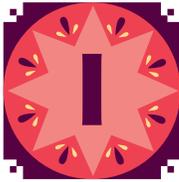




# Le Poisson d'or

Conte arménien



Il était une fois, en des temps fort anciens, un roi. Ce roi n'avait qu'un seul fils. Quand l'enfant eut huit ou neuf ans, le roi le confia à une école pour qu'il y étudiât. L'enfant y resta pendant cinq ou six ans, y fit de solides études, enrichit ses connaissances et finit par devenir quelqu'un de si instruit qu'il n'avait pas son pareil dans le monde entier.

Le roi perdit soudain la vue et devint aveugle. On fit venir tous les médecins du monde. Impossible de le guérir. On finit par apprendre qu'il y avait, dans la ville de Tchinoumatchina\*, un médecin du nom de Lorma et que, si quelqu'un pouvait guérir le roi, ce serait bien lui et nul autre que lui. Le roi envoya des gens dans cette cité de Tchinoumatchina pour aller chercher ce Lorma.

\* Chine. Dans l'imaginaire du conteur, la lointaine Chine est assimilée à une cité-État, semblable à une grande principauté.

– Longue vie au roi! déclara le médecin en arrivant à la cour. Quels que soient les remèdes et les soins que l'on t'administrera, cela restera vain et inutile. Il n'y a plus rien à tenter pour te rendre la vue, hormis un remède: si vous le trouvez, tu guériras, sinon, tant pis. Au fond de la mer vit le Poisson d'or. Si vous réussissez à l'attraper et à le rapporter pour que je lui coupe la tête et que je te mette quelques gouttes de son sang sur tes paupières, alors tu guériras, sinon il ne restera plus aucun moyen de te guérir.

Le roi fit aussitôt proclamer dans tout le pays que tous les pêcheurs devaient se rassembler sur le bord de mer et jeter leurs filets. Tous les pêcheurs du royaume lui obéirent. Ils pêchèrent sans relâche un an, deux ans, trois ans, cinq ans, dix ans, mais ne réussirent pas à attraper le Poisson d'or. Alors qu'ils remontaient les filets pour la dernière fois, ils virent qu'ils avaient attrapé un poisson si beau, si joli qu'on aurait dit un petit ange. On aurait pu renoncer à boire et à manger juste pour contempler sa grande beauté. Les pêcheurs débordaient de joie car ils avaient réussi à pêcher le poisson que désirait le roi. Mais voilà que son fils commença à se morfondre en se demandant comment on pouvait bien aller étêter un si beau poisson juste pour soigner les yeux de son père. Le jeune homme n'éprouva aucune pitié pour ce dernier et, discrètement, prit le Poisson d'or pour le rejeter à la mer.

Tristes et amers, les pêcheurs vinrent tout raconter au roi.

– Majesté! Nous nous sommes usés pendant dix ans et c'est tout juste si nous avons réussi à attraper le Poisson d'or, mais ton fils l'a rejeté à la mer.

Entendant ces paroles, le roi se mit en rage. Il ordonna que son fils soit banni, chassé du royaume sur-le-champ, car il ne voulait plus le revoir.

C'était l'ordre du roi. Que pouvait-on faire, sinon obéir?

On dit au prince d'emporter ce qu'il fallait pour la route et on le chassa du palais. Le prince remplit un sac de pain et de victuailles, et s'en alla.

Il passa au bord de la mer, s'arrêta soudain et cria :

– Adieu, Poisson d'or! Je m'en vais!

Il marcha, marcha peu ou prou, Dieu seul le sait, et finit par rencontrer un jeune Arabe près d'une fontaine. Le fils du roi lui dit :

– Salut à toi, ami arabe!

– Salut à toi, prince du sang!

– Où vas-tu de ce pas?

– Je vais à Stamboul\* pour y chercher du travail. Je ne suis qu'un pauvre bougre. On verra bien si j'arrive à gagner un peu d'argent. Sois mon compagnon d'infortune. Quoi que nous gagnerons, nous le partagerons moitié-moitié comme deux frères.

– Bien, dit le fils du roi.

Les deux compagnons devinrent de bons amis et prirent la route.

\* Aujourd'hui Istanbul, en Turquie.

Ils marchèrent, marchèrent peu ou prou, Dieu seul le sait, et arrivèrent à Stamboul.

En ce temps-là, c'était un roi grec qui régnait sur cette grande ville.

Là, ils louèrent une chambre. Le fils du roi allait travailler, le jeune homme arabe restait à la maison pour cuisiner. Il préparait de bons mets, en attendant le retour de son ami. Puis ils prenaient leur repas ensemble.

À cette époque s'était répandue dans la ville la nouvelle que la langue de la fille du roi s'était figée : elle ne pouvait plus parler. À quiconque réussirait à la faire parler, le roi offrirait la main de sa fille ainsi que sept mulets chargés d'or. Mais quiconque essaierait et échouerait dans son entreprise se ferait aussitôt couper la tête.

Dès que cela tomba dans l'oreille du jeune Arabe, l'idée lui vint d'aller essayer. Peut-être réussirait-il à faire parler la fille du roi ?

Un jour que son ami s'en était allé travailler, il se leva et alla en grand secret s'asseoir sur la pierre-à-marier\* du palais.

– Holà, fils d'Adam, pourquoi es-tu venu jusqu'ici ? lui demanda le roi.

– Majesté, je suis venu pour faire parler ta fille !

– Tant de gens ont déjà essayé en vain, que feras-tu

\* Pierre des fiançailles ou pierre-à-marier : il s'agit d'une grosse pierre posée devant la porte cochère ou la porte principale de la maison des familles abritant une jeune fille à marier. Toute personne désireuse de demander sa main montait dessus ou venait s'y asseoir pour signifier qu'elle voulait avoir affaire au maître des lieux.

de plus qu'eux? Va, mon petit, va! J'ai pitié de toi, tu es si jeune. Va et profite de la vie!

– Longue vie au roi! Mais non, non et non! Je ne renoncerais pas à ce à quoi je me suis engagé! Je la ferai parler! Et si je n'y arrive pas, fais de moi ce que tu voudras!

– Bien, dit le roi. Puisque tu ne veux pas m'écouter, tu seras responsable de ce qui t'arrivera. Viens, mais tout d'abord, sache qu'il faut faire parler ma fille trois fois.

– Bon, qu'il en soit ainsi, je suis d'accord!

Suivi du roi et de son conseiller, le jeune homme arabe se rendit à la chambre de la fille du roi et entra. Il vit une jeune fille belle comme un ange, si belle qu'on oubliait de boire et de manger pour la contempler. Assise, elle brodait sans faire le moindre bruit. Le jeune homme regardait de-ci, de-là, rien n'arrêta son regard jusqu'à ce qu'il se pose sur un chandelier rouillé. Il alla le chercher et le posa devant la fille du roi.

– Bonjour, ami chandelier, comment vas-tu? Cela fait bien longtemps que nous ne nous étions vus, dit-il. Quelles nouvelles?

– Que Dieu veuille sur toi, ami arabe! Grâce à Dieu, je vais bien. Et toi, comment vas-tu? Quelles nouvelles pourrais-je te donner? C'est toi qui viens de l'étranger et c'est toi qui me demandes des nouvelles! Est-ce que je sors d'ici, moi, pour savoir ce qui se passe dans le monde? Je suis enfermé en ce lieu douze mois de l'année, moi!